

L'ÉCOLOGIE FONDE-T-ELLE UNE NOUVELLE

RELATION NATURE-CULTURE?

Serge ANTOINE

Conseiller spécial de Maurice Strong lors de la préparation de Rio 92.

Ma réponse est délibérément oui.

Mais en relation avec l'espace, la société, le développement.

Je ne comprends même pas que des gens disent que s'occuper d'environnement, ce n'est pas culturel. Pour moi, dès le départ, tout acte, toute approche environnementale, toute interrogation de soi-même dans ses relations avec son site, avec là où nous vivons avec le globe, avec aussi des êtres vivants, humains ou non, tout cela est éminemment culturel.

*

* *

L'espace

Un médiateur important et insuffisamment souligné entre culture et nature, c'est le territoire, l'espace; ce qui fait d'ailleurs la diversité de cette relation à travers le monde. Lisons l'excellent ouvrage de Ki-Serbo qui vient de sortir, préfacé par Federico Mayor: les grands écrivains de toujours sur le thème des relations entre culture et nature; il souligne cette diversité d'approches, selon les pays, qu'elles viennent d'observateurs, de poètes, ou de philosophes. Mais tous relient l'ordre naturel et l'espace. Rappelons nous de Platon qui, lui, avait rapproché démocratie et espace. Souvenez vous: Platon avait cultivé les relations entre la démocratie et la cité au point de dire qu'il fallait que la cité soit telle sur le plan de sa taille et de son environnement pour que naisse la démocratie.

*
* *

La société

Autre médiateur entre nature et culture ... la société. Nous sommes tous, par nos concepts et par notre pratique quotidienne, des "environnementalistes". On pourrait même dire qu'il n'y a pas d'"environnementaliste"; il y a des hommes, des individus qui ont, eux-mêmes, chacun, apporté leur pierre à la naissance de cet environnement. Aujourd'hui, le problème c'est que si l'environnement est arrivé si fort et s'il va d'ailleurs encore croître, c'est parce qu'il répond d'abord à une dimension sociétale ouverte.

J'ai eu en France, dans ma carrière, beaucoup de Ministres, beaucoup de Ministres de l'Environnement. Immanquablement, les Ministres ont toujours eu comme premier réflexe de se demander "quel est mon domaine?". J'ai toujours répondu, à tous les Ministres français ou étrangers, "vous n'avez pas de domaine, vous avez une dimension de société", une dimension ouverte. L'environnement, s'il est né en tant que besoin, c'est précisément parce qu'on n'a pas été à l'écoute et qu'on n'a pas répondu à certains problèmes de société. Le Pouvoir, l'administration les ont "verticalisés" ou "horizontalisés": mais ils n'ont pas traité des "diagonales": ils n'ont pas mis les hommes en relation avec un certain nombre d'aspects qui n'ont jamais été traités par les gouvernements quels qu'ils soient: le paysage, par exemple, ou le patrimoine.

Pour moi, la notion d'environnement est une notion qui doit être prise à bras le corps, non pas seulement par un individu, par un expert mais par la société toute entière.

*
* *

Le développement

Introduire le développement à propos d'écologie va de soi. L'apport de l'écologie, c'est d'abord la mise en relation. Nous sommes là en pleine actualité; nous entrons effectivement dans un moment où nos activités débordent tellement largement sur le globe, sur la "nature naturante", que nous sommes obligés de regarder non plus simplement la nature en tant que telle mais tous les intermédiaires qui font que les choses réagissent l'une par

rapport à l'autre. Le débat sur le réchauffement du climat le révèle. Il n'y a pas de certitude; en ce moment, des experts s'emparent des problèmes de climat pour dire: c'est vrai ou pas vrai, ça se réchauffe ou ça ne se réchauffe pas; la mer va monter ou ne pas monter, certes, il y a peut-être des incertitudes; mais ce qui est certain, c'est que le monde bouclé commence. Ce n'est pas "le monde fini commence", comme le disait Paul Valéry, mais le "monde bouclé" où l'on doit de plus en plus s'occuper des effets interactifs directs ou indirects.

Peut-être arrive-t-on à la fin de la nature? En tout cas, on arrive aujourd'hui au moment où toute action de nous-mêmes, toute petite action de nous-mêmes, a des effets d'entraînement monstrueusement grands. Peut-être est-ce parce que nous sommes très nombreux (il faut réintroduire la démographie fortement dans le débat). Tout ceci à tel point que les activités humaines que nous appellerons le "développement", nous ne pouvons pas les éluder. Nous ne pouvons pas avoir d'une part l'environnement et d'autre part le développement. Il y a une relation intime entre les deux.

La Conférence de Rio, c'est son acquis majeur. Ce Sommet mondial, de façon indélébile, a marqué que, désormais, on ne pouvait plus séparer deux domaines: un domaine de l'environnement et un domaine du développement; et il l'a dit devant la société politique, et fait dire par la société politique. Rio a transformé l'essai. Cette avancée là avait été préfigurée dans un petit motel, en Suisse, de Founex, en 1971; des économistes du Nord et du Sud, pour préparer la Conférence de Stockholm, l'avaient déjà dit, là, de façon très claire; ils avaient dit: "attention, l'environnement ce n'est pas la nature"; ce n'est pas non plus ce qu'on disait alors: un "supplément d'âme"; c'est une question de survie, de survie pour les deux tiers de la planète, c'est à dire, en fait, pour le monde. Mais le fait de l'avoir dit à Rio devant des chefs d'États est capital. Certes, ces "grands" sont mortels (certains ont disparu, à commencer par celui qui a présidé la Conférence de Rio, M. Collor); ils disparaîtront tous, ce sera leur lot, mais le monde restera marqué, je le crois, très profondément, par le croisement obligé entre développement et environnement, par le "bouclage" dont j'ai parlé. Le monde ne reviendra jamais en arrière.

Le problème qui se pose aujourd'hui n'est pas de célébrer Rio et de se répéter: "Rio a dit". Il est de cultiver les engagements de Rio et de mettre en pratique ce qui doit l'être pour que l'environnement, la nature, le développement soient en phase, en meilleure relation. Alors, je pense qu'aujourd'hui cette

conscience s'est accrue mais cette conscience accrue, il ne suffit pas de la réciter tous les jours. Il ne suffit pas d'être en faveur de la vertu pour que la vertu se pratique. Il ne suffit pas de se dire tous les matins: "bon, maintenant l'environnement, le développement, c'est lié", il faut préciser ce que nous avons à faire pour que le globe survive et s'attacher à la mise en oeuvre.

Et bien la première clef, pour moi, de l'action, c'est que nous soyons davantage "culturels". Il faut, je crois, être encore plus culturels, encore plus questionneurs que nous le sommes; et d'abord pour un certain nombre de problèmes pour lesquels nous ne nous posons même pas de questions. La culture commence par le questionnement. Je pense que l'environnement aujourd'hui pêche par le fait qu'il est trop souvent implicite. Nous croyons qu'il y a le bien et le mal et, en gros, à coup de cuillère, nous essayons de faire plus d'environnement et d'attaquer telle ou telle pollution. Or, pour moi, sur bien des fronts il faut d'abord mieux formuler les problématiques et le faire à la bonne échelle.

*

* *

A quelle échelle?

Puisque j'ai évoqué la Conférence de Rio, vous me direz tout de suite: "à l'échelle de la planète". C'est vrai, depuis quelques années (et Rio a bien aidé) s'est renforcée la prise de conscience de l'importance du global, du planétaire. L'environnement se décline au niveau de la planète. A cette échelle, où serait la culture? Mais l'environnement surtout se décline in situ. L'important, c'est de relier l'un à l'autre plus que nous ne le faisons. Vidal de la Blache le disait déjà en 1894: "Il faut reconnaître qu'aucune partie de la terre ne porte en elle, seule, son explication. Le jeu des conditions locales ne se découvre avec quelque clarté qu'autant que l'observation s'élève au-dessus d'elle et qu'on est en mesure d'embrasser les analogies que ramène naturellement la généralité des lois terrestres. L'étude des Alpes ne va pas sans celles des autres chaînes de plissement d'âge récent; celles du Sahara, sans celles des autres déserts du globe. Et, en effet, la Terre est un tout dont les diverses parties s'éclairent mutuellement. Ce serait se mettre un bandeau sur les yeux que d'étudier une contrée isolément, comme si elle ne faisait pas partie d'un ensemble".

Et puisque mon voisin ici, s'occupe de Versailles, du parc et de la plaine, *je dirai*
quela gestion d'un espace culturel comme celui-là, est relié à des stratégies
 d'espace et, pourquoi pas, même au globe; mais peut-être faut-il plus les
 découvrir et les expliciter. Cette relation, nous avons à la porter en nous-
 mêmes et la société doit la porter en elle-même.

*

* *

Des partenaires nombreux: la double citoyenneté

Relier ainsi espace, culture, société et nature par l'écologie au sens très
 large, c'est mettre en jeu de nombreux partenaires. Tant pis si cela ne
 facilite pas les choses: il faut en passer par là.

Et c'est vrai que nous sommes d'innombrables partenaires dans la gestion de
 l'environnement mondial, de l'environnement national ou de
 l'environnement régional. Il y a les villes, il y a les entreprises, il y a toutes
 les organisations non gouvernementales. Rien ne sera réussi si tout le
 monde n'est pas acteur. C'est facile à dire mais ce n'est pas facile à cultiver et
 l'un de mes travaux essentiels de l'après Rio, en ce moment, consiste à essayer
 de "mettre dans le coup" les trois millions de collectivités locales, maires, élus
 et autres gestionnaires (car, dans le monde, il n'y a pas que les élus), pour
 que ceux-ci fassent, eux-mêmes, leur propre plan d'action 21, leur propre
 stratégie de développement durable; et qu'ils se demandent: "qu'est-ce que je
 peux faire pour la population dont je suis responsable?, qu'est-ce que je peux
 faire pour l'espace dont je suis responsable?", et en même temps: "Qu'est-ce
 que je peux faire en liaison avec des problèmes planétaires?". Ca n'est pas
 facile. Je pense que cet exercice (1) est probablement encore largement pour
 demain.

(1) Nous avons contribué, en 1992, à lancer avec les éditeurs de presse européens, un
 concours "ma région la planète" précisément dans ce but.

Il est de plus en plus nécessaire de travailler en même temps à plusieurs échelles: à celle de la petite collectivité locale mais aussi à celle de la planète. "Penser globalement, agir localement" a-t-on dit à Stockholm: ce n'est pas tout à fait vrai. Il faut penser et agir à la fois globalement et localement. Cela veut dire apprendre la double citoyenneté: je suis citoyen de ma ville ou de mon village et, en même temps, je suis citoyen du monde. C'est cela la "multiappartenance", comme on peut être à la fois français et européen.

*

* *

Les écorégions

Je viens de parler d'Europe. Disons que cette échelle-là aussi est importante: je veux dire l'échelle des grandes régions qui font le pont entre la planète et ma ville ou mon pays. Je veux dire surtout l'échelle "écorégionale" comme la Méditerranée, les Caraïbes, le Sahel ou encore les Alpes, les régions littorales. Cette échelle régionale ou écorégionale a besoin de s'affirmer car, pour l'instant, elle est peu reconnue. Les États, eux, sont reconnus; il y a 180 États dans le monde, ceux qui étaient à Rio, et Rio était d'abord une Conférence entre États. Il y a la planète. Mais peut-être y a-t-il à cultiver davantage ces "éco-régions" du monde, dans lesquelles les conditions de géographie, d'écologie et les approches culturelles sont relativement de la même famille. Et j'insisterai ici sur l'importance du facteur culturel. On ne progressera pour l'environnement-développement qu'à une échelle où les gens parlent à peu près le même langage (je n'ai pas dit la même langue).

L'Europe, avec ses frontières ouvertes, est un exemple intéressant. Elle a beaucoup fait déjà mais elle pourrait mieux faire pour relier espace, culture et développement. Si aujourd'hui nous avons les problèmes ruraux de la "politique agricole commune", c'est parce que nous n'avons pas fait suffisamment cette relation entre culture (au sens de culturel), gestion de l'espace et environnement. Il est essentiel que les choix soient moins sectoriels qu'ils ne le sont. Et que le questionnement culturel soit plus fréquent sur tous les sujets apparemment les moins culturels.

*
* *

Tout est culturel

En fait, tout est culturel, tous les problèmes de pollution sont culturels. Il n'y en a pas qui soient en dehors de notre champ culturel. Certains le sont plus ou moins. Ainsi le bruit, ce n'est pas seulement des DBO, des décibels, etc... Il y a l'attitude vis-à-vis du silence, vis-à-vis des sons et nous savons très bien, par exemple, qu'entre les méditerranéens et les autres il y a des différences profondes. Si tous les bruits forts incommode (un réacteur ou un camion lourd), il y a des approches culturelles du bruit qui sont différentes.

Pour d'autres domaines, la dimension culturelle est peut-être plus difficile à déceler. J'étais la semaine dernière dans une réunion entre les responsables du Nord et du Sud de la Méditerranée. L'élément - l'eau - est le même: mais quelle différence entre les pays à eau rare et les pays à eau abondant, quelle différence entre pays de développement économique fort ou faible, industriel ou agricole. Mais aussi si l'on introduit la culture ou la religion, on trouvera de plus grandes similarités devant l'attitude à l'égard de l'eau. Le respect de l'eau existe au Nord comme au Sud.

Selon les sujets, l'approche culturelle est plus ou moins forte: mais partout elle est peu explicite. A nous de l'explicitier davantage. Je l'ai dit tout à l'heure, il y a des domaines, pour moi, qui ne sont pas assez explicités aujourd'hui. Le premier exemple qui me vient à l'esprit est celui de la gestion des espaces et des paysages. Il n'y a pas de paysage en soi, il n'y a pas de paysage à défendre en soi, il n'y a pas de conservation du paysage en soi, il y a à savoir ce que l'on veut faire (et M. Babelon le sait bien dans la conservation des Monuments Historiques), il faut regarder la finalité qui n'est pas uniquement une conservation de fidélité à ce qui était à une date donnée. Les environmentalistes ont beaucoup à apprendre, à cet égard, des conservateurs parce qu'il leur faut choisir. Les conservateurs savent que ce n'est pas facile. Ils ont appris que lorsqu'on répare un fort de Vauban, par exemple, on ne sait pas si l'on doit réparer le fort tel qu'il était ou tel qu'il a été remanié au moment où l'on a ajouté des enceintes en fonction de l'artillerie qui a changé. Or pour trop d'espaces, nous ne nous posons pas assez de problèmes. Nous ne nous en posons pas assez, à propos de la gestion des espaces, la question de la légitimité de ce qu'il faut faire.

Nous ne nous posons pas non plus la question de la légitimité des acteurs. En France, nous avons décentralisé et c'est bien. Je pense que nous étions un pays abominablement centralisé. Mais en décentralisant, nous l'avons fait avec des textes et sans pédagogie; nous l'avons fait très rapidement sans accompagner cette décentralisation d'une aide au passage de la responsabilité. Et nous n'en avons pas profité, non plus, pour revoir quelle était la légitimité de l'État ou même de l'organisme international que l'État peut représenter comme l'Europe ou la Planète. Nous avons donc là, devant nous, un champ, à mon avis, très important de questionnements à propos de la gestion des espaces. Il ne suffit pas de dire que l'acteur est bon si la loi lui a donné le pouvoir et que tout est bon parce que l'acteur a décidé ceci ou cela. Il y a des "légitimités gigognes" qui s'emboîtent les unes dans les autres.

Ceci m'amène à parler des rapports entre États. L'État est-il complètement maître chez lui? Je ne le crois pas et il est bon que des notions comme celle du "patrimoine mondial" se développent. Là aussi, il y a des "patrimoines gigognes".

Mais gardons nous d'aller trop vite. En France, nous y sommes tentés en jouant de ce nous appelons "l'ingérence". Il faut, à ce propos, rappeler, au sujet de la souveraineté des États, qu'ils ont tenu à la rappeler fortement, à la fois à Stockholm et à Rio. Je voudrais qu'en France, où l'on cultive facilement l'ingérence humanitaire, on ne passe pas d'emblée à l'ingérence environnementale.

*

* *

Le temps

Le rapprochement culture-nature appelle aussi que l'on introduise une autre dimension: celle du temps, celle de la prospective. Nous avons à regarder le monde, comment il ira, dramatiquement, dans les cinquante prochaines années et dans le prochain siècle, lorsque nous aurons les dix ou quatorze milliards d'habitants que l'on nous promet. Nous n'avons pas simplement un monde à observer dans ses réalités, dans ses conflits. Nous avons aussi à accompagner la prise de conscience du monde sur la manière dont il peut lui-même survivre et dont il veut survivre.

Le vouloir est un acte culturel; c'est un acte de liberté. Un de mes maîtres, Bertrand de Jouvenel, en parlant de "futurs possibles", conciliait si bien la liberté de l'homme avec le destin et le regard à long terme. Je pense qu'aujourd'hui nous ne le faisons pas assez. Nous ne regardons pas suffisamment longtemps à l'avance pour pouvoir corriger le cours des choses car nous ne pouvons pas corriger le destin en prenant des virages à angle droit.

La démographie, par exemple, a un grand hysteresis, une grande lenteur d'évolution et, nous qui sommes pressés, n'y pensons pas assez. La démographie ne se stabilisera à peu près qu'à la fin du XXI^e siècle. Il faut regarder les faits en face; par exemple, en Méditerranée, nous sommes, en ce moment, 400 millions de méditerranéens dans les 18 pays riverains de la Méditerranée. Nous serons probablement 700 millions en l'an 2100. On peut dire: c'est trop, arrêtez. Certes, le taux de fécondité diminue dans les pays du Sud qui sont ceux où se pose le problème de la façon la plus aiguë, mais les choses ne se font pas en un instant. Il faut allonger le tir de notre regard, je pense que nous n'allongeons pas assez le tir. Si j'ai un reproche à faire à la Conférence de Rio, c'est qu'elle n'a pas assez allongé le tir; elle a tiré, en gros, à l'horizon du tout début du siècle prochain; elle n'a pas tiré assez loin pour que nous puissions maîtriser et que nous puissions rapprocher les problèmes de développement et ceux de l'environnement. Louis Armand disait que quand on roule en vélo, plus on va vite, plus il faut que le phare voit loin. Et bien je pense que nous ne le faisons pas assez. Ce n'est pas facile de tirer loin mais ça sera probablement la seule manière pour nous de "reboucler ces phénomènes" dont nous sentons bien aujourd'hui qu'ils sont en train de nous prendre à la gorge. Il faut mettre beaucoup plus de prospective dans les rapports entre nature et culture.

La prise de conscience des risques de l'avenir va moins vite que l'évolution. Pour moi, ce serait une forte raison de pessimisme, si j'étais pessimiste. J'étais, quand je suis entré en environnement, en 1970, délibérément optimiste. Les problèmes me semblaient maîtrisables, lorsque mon univers était relativement français et européen. Je continue à être optimiste, mais je commence à mesurer les délais de réaction du monde.

Car aujourd'hui, les vrais problèmes de l'environnement et du développement sont des problèmes Nord-Sud. Fondamentalement. Et je suis inquiet par leur ampleur. Je vois qu'il y a deux milliards d'hommes en

dessous du seuil de pauvreté; je vois qu'à chaque rapport officiel (que ce soit ceux du PNUD, de la CNUCED, de la Banque mondiale) la situation se détériore. Dans les pays où un territoire n'a plus de logique, lorsqu'il n'est plus maîtrisé sur le plan économique, c'est à ce moment là, nous le ressentons, que nous ratons la vraie bataille de l'environnement et que ces terres-là sont en perte.

A cette échelle-là, les problèmes ne paraissent plus culturels? Est-ce bien sûr? Car ce sont de nouvelles frontières et la culture est toujours là quand naissent les nouvelles frontières.

Appolinaire disait: "Pitié pour ceux qui combattent aux frontières de l'illimité de l'avenir". C'est un beau poème qu'il faut décerner à tous ceux qui essaient dès maintenant de maîtriser le destin du prochain siècle.